

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André CLAIR

Les Gobelins : trois siècles de tapisserie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 204-210

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les Gobelins

Trois siècles de tapisserie

Au 42 de l'avenue des Gobelins, dans ce vieux quartier de Paris, décrit par Huysmans, où la Bièvre serpentait naguère entre les ateliers de tannerie et de teinture, un groupe d'hommes et de femmes, penchés sur leurs métiers, perpétuent une tradition dont la gloire est aujourd'hui tricentenaire : celle de la tapisserie.

Les bâtiments de la Manufacture des Gobelins, séparés par des cours et des jardins, s'élèvent à l'endroit même où, vers 1450, le teinturier Jehan Gobelin, venu dit-on de Reims, installa son atelier. Il y prospéra, et ses descendants ayant fait de même, tout le quartier au XVI^e siècle portait leur nom.

Il y avait des tapissiers en France dès le XIII^e siècle, et les magnifiques tapisseries de *l'Apocalypse* (XIV^e siècle), de la *Dame à la licorne* (XVI^e siècle) témoignent de leur habileté.

Mais les tapissiers flamands étaient réputés, et, en 1601, Henri IV fit venir en France deux de ces artisans — Marc de Comans et François de la Planche — qu'il installa aux Gobelins. C'est Colbert qui, en 1662, fit des Gobelins une Manufacture royale en y centralisant les divers ateliers de tapissiers épars dans Paris.

En 1667, l'ensemble devenait « Manufacture royale des meubles de la couronne » où se trouvaient réunis, non seulement des peintres, maîtres-tapissiers et teinturiers, mais également des orfèvres, fondeurs, graveurs, lapidaires, menuisiers en ébène et en bois et « autres bons ouvriers en toutes sortes d'arts et de métiers » ; c'est de

cette manufacture que devait sortir une grande partie du mobilier et de la décoration de Versailles.

Tous ces « bons ouvriers » étaient logés sur place, avec leur famille, et chacun disposait d'un petit jardin. (Il en a été ainsi jusqu'en 1936.) Le roi les comblait de privilèges, les exemptait de l'impôt, entretenait et rémunérait leurs apprentis. Cependant les chefs d'atelier restaient indépendants, travaillant à leur compte, pour la Couronne, mais aussi pour des particuliers. Les Gobelins constituaient ainsi une véritable petite communauté d'artisans privilégiés vivant en circuit fermé, se mariant entre eux, et fiers à juste titre de leur métier.

En 1694, la pénurie du trésor royal força Mignard, successeur du célèbre Le Brun, premier directeur de la Manufacture, à congédier un grand nombre d'ouvriers, et à fermer l'établissement pendant cinq ans.

Sous la Régence et sous Louis XV, un essaim de divinités nouvelles, pimpantes et court-vêtues, naquit sous le pinceau de Restout, de Natoire et de Carle Vanloo. C'est alors qu'entra en scène Jean-Baptiste Oudry, le peintre animalier, qui dirigeait la Manufacture de Beauvais, établie deux ans après celle des Gobelins.

Jusque-là, les tapissiers avaient interprété plutôt que copié les compositions qu'on leur préparait. Celles-ci, conçues pour les besoins de la Manufacture, se prêtaient facilement aux exigences de la fabrication. Lorsque Oudry et, après lui, François Boucher, prétendirent qu'on copiât leurs aimables caprices, avec leurs tons intermédiaires et fugitifs, il fallut abandonner les habitudes prises et augmenter, dans la boîte aux « étoffes », le nombre et les nuances des couleurs traditionnellement employées.

72 gammes, 200 tons, 14 400 couleurs

Le chimiste Quemiset composa un registre rempli de plus de mille corps de nuances, subdivisés chacun en douze couleurs dégradées du clair au brun. Aujourd'hui, le magasin des laines contient 14 400 écheveaux-échantillons

de 14 400 couleurs, répartis en 72 gammes de 200 tons. Mais, pour les restaurations, on emploie encore, comme au temps de Colbert, la garance, la cochenille et l'indigo, devenus rarissimes.

La Manufacture des Gobelins dépérit sous le Directoire. En 1797, ses ouvriers, qu'on ne payait plus, se trouvaient dans une misère noire, « sans pain, sans vêtements, sans crédit ». Avec l'Empire, la situation s'améliora quelque peu. Mais la Manufacture, malgré la virtuosité de ses lissiers, ne produit plus de chefs-d'œuvre comparables à ceux des siècles précédents : durant tout le XIX^e siècle, elle se survivra grâce aux commandes officielles.

Sous Napoléon 1^{er} on exécute des tableaux historiques d'après Gros, Meynier et Girodet-Trioson. Sous Louis XVIII et Charles X, les Gobelins copient, d'après les maîtres anciens ou les peintres de l'époque, des tableaux religieux et des toiles représentant la vie des rois de France. Louis-Philippe enfin y fait exécuter quelques belles tapisseries d'après Rubens.

En mars 1871, pendant la Commune, une partie des bâtiments de la Manufacture est incendiée et des pièces d'une valeur inestimable sont détruites. Cependant, en dépit des vicissitudes administratives et des révolutions, la Manufacture poursuit son œuvre. Comme l'a écrit alors un chroniqueur : « Les Gobelins, indestructibles comme le temps, ont résisté à toutes les tempêtes ». Cependant, il faudra attendre la révolution de Jean Lurçat dans les années trente pour que la tapisserie des Gobelins retrouve sa véritable vocation : désormais les noms des plus célèbres artistes français et étrangers — Adam, Gromaire, Chastel, Miro, Calder, Gilioli, Prassinis — vont être associés à ses productions.

Haute-lisse et basse-lisse

Actuellement, les ateliers des Gobelins comptent dix-sept métiers, occupant une quarantaine de lissiers qui pratiquent une technique qui n'a pas varié depuis trois cents ans : celle de *haute-lisse*.

Le métier de haute-lisse se compose de deux montants en bois, ou en fonte, supportant deux cylindres mobiles, les ensouples, placés, l'un dans la partie supérieure, l'autre dans la partie inférieure. Ces cylindres ont une double destination : retenir les extrémités de la *chaîne*, permettre de la tendre à volonté. La chaîne — rangée de fils blancs sur laquelle le tapissier tissera les fils de couleur — est formée de laine, quelquefois de coton, plus rarement de soie ; les fils sont alternativement passés de chaque côté de tubes de verre, les *bâtons de croisure*, de manière à produire comme une double nappe.

Des cordelettes en forme d'anneaux, appelées *lisses* (ou lices) sont fixées, d'un côté, à tous les fils de la nappe de devant et, de l'autre, à une perche posée au-dessus de la tête du tapissier. Elles permettent à ce dernier de croiser ses fils de façon judicieuse et de recouvrir complètement la chaîne avec les fils de couleur.

Le lissier de haute-lisse ne voit que l'envers de son ouvrage, surveille l'endroit grâce à une petite glace, et son modèle, le *carton* du peintre, est placé derrière lui. Ce carton, le lissier en a reproduit l'essentiel sur la chaîne, par petites touches d'encre, posées fil à fil — l'essentiel seulement, car une large part d'interprétation est laissée à son initiative artistique et technique. Il lui incombera, par le choix de ses laines, de traduire les différentes nuances exprimées par le peintre.

C'est une technique différente, celle de *basse-lisse*, qui est pratiquée à la Manufacture de Beauvais, dont les ateliers, endommagés pendant la guerre, ont été transférés aux Gobelins en novembre 1940. Ici, la chaîne, au lieu d'être tendue verticalement, est tendue dans le sens horizontal ; les lisses sont mises en mouvement au moyen de deux pédales ; le carton est derrière le lissier, un calque étant fixé sous la chaîne. Alors que le haut-lissier ne peut travailler que de la main droite — la main gauche lui servant uniquement à la recherche, séparation et croisure des fils, le bas-lissier (grâce à ses pédales, qui servent à croiser les fils) dispose de ses deux mains pour passer dans la chaîne les «flûtes» chargées de fils de couleur, d'où une appréciable économie de temps.

Un complexe artisanal

Enfin une troisième Manufacture d'Etat, celle des tapis de la Savonnerie, est installée aux Gobelins. Créée en 1627, à Chaillot (sur l'emplacement actuel du Musée d'art moderne) pour produire des tapis au point noué — technique entièrement différente de celle de la tapisserie — elle est rattachée aux Gobelins depuis 1825.

Ce complexe artisanal qui, avec le Mobilier national, forme un ensemble dépendant du Ministère d'Etat chargé des Affaires culturelles, occupe l'enceinte des Gobelins dont certains des bâtiments datent du XVII^e siècle. Outre les ateliers, les magasins, les bureaux, il y a là la petite teinturerie cinq fois séculaire de Jehan Gobelin où cinq teinturiers teignent la laine nécessaire pour chaque tapisserie (ce qui représente chaque fois 50 ou 60 tons à mettre au point). Il y a aussi une école d'une cinquantaine d'élèves, où les candidats au concours d'entrée des trois Manufactures (âge limite : 18 ans) suivent des cours de dessin, de technique et d'histoire de l'art.

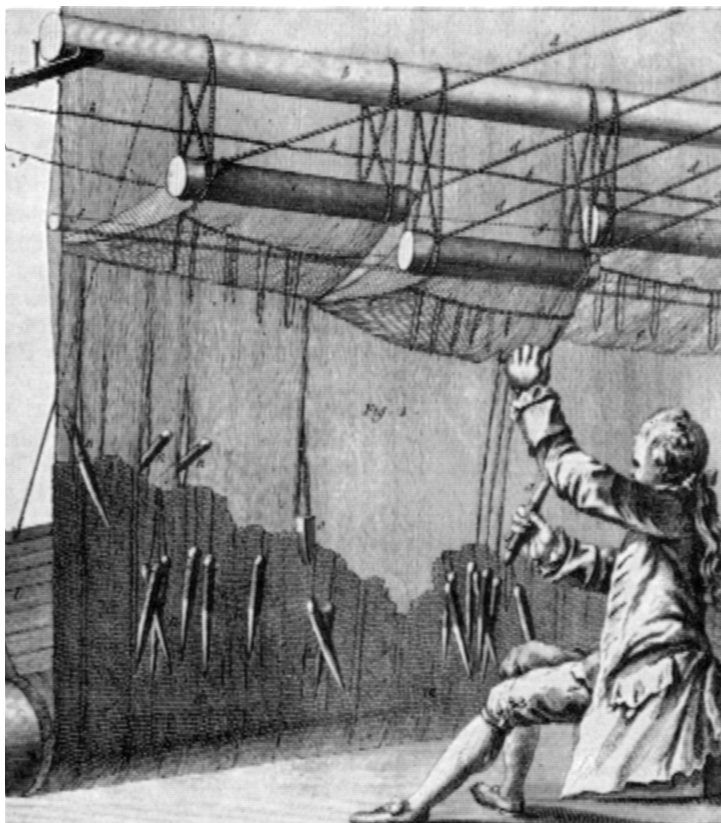
André CLAIR
(Informations Unesco)

Les photos illustrant cet article proviennent de la Manufacture Nationale des Gobelins.



... de nos jours

Attitude du haut lissier
pour commencer l'ouvrage



... au XVIII^e siècle
(d'après une gravure de la Grande Encyclopédie)